

En juin, Fabien Clouette nous a convié à plonger avec lui à L'Île-Tudy, dans le Finistère, autour d'un récif rocheux qui affleure à marée basse. Son **« jardin secret »**, confie l'anthropologue. *Un terrain d'exploration en apparence commun et que peut prospecter, avec masque et tuba, tout un chacun. Un lieu qui se révèle extraordinaire dans sa capacité à éclairer les nouveaux enjeux de l'océan.* Sous l'eau, Fabien Clouette croise quelques spirographes, « élégants vers annélides pourvus de tentacules colorés », que le chercheur malouin apprécie tout particulièrement. Mais aussi des poissons de roche, des anémones, des oursins, des hippocampes et de discrets nérophis. Il faut **toutefois** se frayer un passage à travers de larges algues, venues des sargasses japonaises, **une espèce invasive** apparue dans les années 1970 à la suite de l'introduction de naissains d'huîtres nippones dans l'aquaculture bretonne.

Décimé dans la région en raison d'un hiver glacial au début des années 1960, le poulpe prolifère depuis 2021 dans ces paysages ainsi colonisés. En 2021, sa réapparition sur les côtes bretonnes a suscité de nombreuses réactions et réaménagements des activités de pêche. *Inquiétude et panique, tout d'abord, des ostréiculteurs et des pêcheurs : le poulpe se nourrit de coquilles Saint-Jacques, de homards et d'ormeaux de plongée.* Sous l'eau, Fabien Clouette montre en effet les coquillages et les restes d'animaux rassemblés par le poulpe devant son terrier : vernis, couteaux, praires, étrilles, tourteaux, et araignées. Un festin d'écailler. *Réjouissance et intérêt ensuite : « Le risque fut modéré par l'aubaine économique vécue par l'ensemble de la filière, à la suite de la création de marchés internationaux. »* Partout sur la côte bigoudène, le poulpe est devenu un emblème, dopé par l'engouement pour son intelligence et sa sagacité, mais aussi en raison de ce que les humains tentent d'y projeter, comme en témoigne le succès de *La Sagesse de la pieuvre*, film documentaire sud-africain réalisé par Pippa Ehrlich et James Reed (2020), ou d'*Autobiographie d'un poulpe*, de la philosophe Vinciane Despret (Actes Sud, 2021). **Le phénomène a conduit Fabien Clouette à étudier les « réactions, tout autant angoissées que fascinées, des pêcheurs du Finistère sud mis face aux bouleversements environnementaux affectant leurs paysages de travail ».**

Voilà pour son jardin, même si son actuel terrain le conduit désormais au large de Cadix, en Espagne, et dans l'Arctique norvégien pour étudier les **« biographies relationnelles »** entre les orques et les humains. *Le plaisir de la rencontre animale a provoqué la « passion de l'approche et du contact à tout prix », regrette-t-il, qui fait suite à une première « passion dévorante » – la chasse baleinière – « comme si la perche à caméra avait remplacé le harpon ».* Partout, dans le monde, **un nouveau tourisme se développe**, au sein duquel des clients aisés plongent avec des dauphins, des orques ou des baleines à bosse dans les eaux salées du monde entier. **« Si vous aimez la mer, n'y allez pas », lance Roberto Casati, non sans ironie.** Une injonction contradictoire que Fabien Clouette ne dément pas. *Une autre option consiste, suggère ce dernier, qui s'est également intéressé aux échouages d'animaux sauvages sur le rivage, à marcher dans les estrans, comme celui du Mont-Saint-Michel, le plus grand d'Europe et sans doute l'un des plus saisissants. Une zone de marnage qui permet au promeneur de fouler le fond des océans.* **Un paysage des confins où se donnent à voir et à penser, entre terre et mer, les traces et les responsabilités de notre nature hybridée.**

Premier jet

Cet été, à l'invitation de FabienClouette, nous avons plongé près d'un banc en basse mer. Cet espace apparemment / commun offre le privilège d'observer les problématiques nouvelles du milieu marin : une faune variée se déploie au milieu d' / une végétation invasive.

D'ailleurs, le poulpe en est un autre exemple. Réapparu ces dernières années, il colonise les mers / bretonnes, y mettant en péril les pratiques d'élevage. L'enthousiasme à son égard a supplanté les craintes, cependant : il / est désormais perçu comme une aubaine touristique. L'ambivalence des réactions intéresse l'anthropologue, dans le rapport des hommes à / leur environnement.

La Bretagne ne saurait suffire, et le scientifique étend son terrain d'analyse de ces relations. Il interroge / les nouvelles pratiques touristiques, néfastes pour le monde maritime. L'alternative à ces explorations destructrices serait d'aller aux frontières / terrestres et marines, afin d'observer les conséquences de nos actions. (11)

151 mots

Résumé final

Cet été, invités par FabienClouette, nous plongeons près d'un banc en basse mer. Cet espace / apparemment commun offre le privilège d'observer les problématiques nouvelles du milieu marin : une faune spécifique se déploie au milieu / d' une végétation invasive.

Prenons le poulpe : désormais il colonise les mers bretonnes, y menaçant les élevages. Cependant, l'enthousiasme / à son égard supprime les craintes : il représente désormais une attraction touristique. Notre anthropologue analyse l'ambivalence de / ces réactions, illustrant le rapport des hommes à leur environnement.

Par conséquent la Bretagne ne saurait suffire. Le scientifique étend / son terrain. Il interroge ces nouvelles pratiques touristiques mondialisées, néfastes pour le monde maritime. L'alternative à ces explorations destructrices / serait d'aller aux frontières terrestres et marines, afin d'observer les conséquences de nos actions. (12)

132 mots

Citations**Un organisme a plus de latitude d'action qu'une machine**

Dans cette comparaison entre l'organisme et la machine, Canguilhem valorise le premier pour son autonomie et son indépendance. Si l'action gouverne le comportement des deux sujets comparés, la machine est limitée dans sa possibilité d'agir, puisqu'elle n'est qu'exécutrice.

Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérissons leur milieu de hérisson en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles.

Cette description du comportement d'un animal tient à montrer que la comparaison entre l'humain et l'animal ne tient pas dans le domaine de l'expérience, car ils n'ont pas le même monde. La notion de « route » n'existe pas pour un hérisson : celui-ci traverse un territoire qui lui est propre (la répétition du nom commun le montre avec humour), et ne l'envisage que selon ses besoins. Nous avons besoin de construire des routes, pas le hérisson.

Le propre du vivant, c'est de se faire son milieu, de se composer son milieu.

La définition apportée ici donne pour critère l'activité propre au vivant. Le vivant est un créateur, ou un architecte, au sens où il déploie ses forces pour aménager un espace où il peut rester vivant. Cette activité créatrice rappelle la fonction biologique de toute activité pour le vivant chez Canguilhem.

La connaissance est fille de la peur.

Le paradoxe n'est qu'apparent dans cette proposition : on n'associe guère un sentiment à une activité noble comme celle de l'intelligence. Canguilhem rappelle ici la fonction biologique de la connaissance : la pensée obéit à une fonction vitale, qui est d'assurer une sécurité, interne et externe. J'acquies un savoir pour l'exploiter et me protéger des obstacles de la vie, en même temps que le savoir tranquillise mon inquiétude devant un phénomène dont je ne connais pas la cause.

Il n'est pas vrai que la connaissance détruit la vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence et des lois de succès éventuelles, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui, ou hors de lui.

L'activité de connaissance est une reconstruction a posteriori d'une expérience dans laquelle nous avons été plongés. Cette reconstruction, outre la distance qu'elle impose entre le réel et moi, permet d'assurer une observation optimale de ce qui m'est arrivé, et d'en tirer des conséquences pratiques, que je chercherai ou non à reproduire. L'expérience offre donc l'opportunité d'un apprentissage, dont la spécificité est d'abord la reproductibilité pour laquelle nous opérons.

Synthèse

Quels éléments permettent d'affirmer qu'un rapport instrumental à la nature nous est nécessaire ? Cependant, quelles sont les limites de ce rapport ?

On peut entendre la notion de « rapport instrumental » sous deux acceptions : soit la nature est envisagée comme un outil détourné pour subvenir à notre bien, soit nous envisageons la nature à l'aide d'instrument, dans un rapport médiatisé (et jamais immédiat). Dans les deux cas, nous avons une distance vis-à-vis de la nature comme forme indépendante pourvue d'une vie propre.

La première notion renvoie à considérer la nature comme un objet, que l'on peut exploiter et auquel nous n'avons pas de compte à rendre. Envisagée sous l'angle de la *ressource*, cette instrumentalisation de la nature amène à assurer notre domination sur les expériences que nous faisons de la nature : loin d'être « émerveillé », il s'agit d'en devenir « maître et possesseur », selon le dogme cartésien.

Ce dogme ne peut s'accomplir que grâce à l'avènement de la technique, de la technologie comme moyen d'appréhender la nature en la tenant à distance. Loin d'être immergé dans l'expérience, la technique assure une manière de nous séparer de notre naturalité, et de nous éloigner de nos conditions naturelles, pour nous placer au-dessus d'elle. Ainsi, la technique et la science nous permettent de concevoir la nature comme un objet intelligible et dépourvu de mystère : de la mesurer, la contrôler, et n'en être plus prisonniers. Nous échappons à son règne.

Envisagée de manière quantitative et ainsi déconstruite, l'expérience de la nature perd cependant une propriété intrinsèque : seuls des sujets sensibles font une expérience de la nature. Nous ne sommes pas des individus objectifs et strictement rationnels : nous sommes des êtres affectifs, et nos rapport à la nature est d'abord qualitatif, avant d'être l'enjeu de mesures et de règles. S'il est évident que je cherche à comprendre l'ordre du monde, je cherche d'abord à comprendre ce que j'éprouve quand quelque chose m'arrive.

Par conséquent, les limites de ce rapport sont liées à la distance objectivante que crée la science dans notre rapport au monde. À trop vouloir nous situer du point de vue de la physique, celui du vide et du temps zéro, nous oublions notre point de vue spécifique, qui ne connaît ni le vide ni l'abolition du temps. Nous faisons, nous subissons des expériences en interaction avec la nature. Cette interaction est primordiale à prendre en compte si nous voulons comprendre les vertus de l'instrumentation, ainsi que ses défauts.

En conclusion, il apparaît que le rapport instrumental est une nécessité : nous ne saurions connaître, et par conséquent vivre, si nous n'avions pas établi une distance avec le monde. Cependant, le risque de l'objectivité absolue est d'oublier la singularité de chacun. L'universalité, si elle est une règle de la physique, n'est peut-être pas une règle de la nature.